L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 17 juin 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	84	29
Midi.....	90	32
3 P. M.....	90	32
6 P. M.....	88	31

CONTRASTE.

La conférence de paix qui s'est ouverte samedi dernier à La Haye dans des conditions qui permettent d'espérer qu'elle fera œuvre utile et féconde, forme un contraste frappant avec la situation intérieure de presque tous les pays qui y ont envoyé des délégués. Au sein de la conférence on n'a entendu évidemment que des paroles de paix et de concorde, tandis que dans presque chaque pays représenté à La Haye l'attention publiqué est retenue par la possibité de guerres, de révolutions, de bouleversements. Cet état de choses sera peut-être utile, d'ailleurs, en ce sens qu'il favorisera les travaux de la conférence et stimulera le zèle des délégués.

C'est à la Russie qu'a été réservé l'honneur d'ouvrir la seconde conférence internationale. La Russie en ayant été l'initiatrice et ayant lancé les invitations. Et pendant que son premier délégué, M. de Nélidoff, parlait en son nom pour souhaiter la bienvenue à ses collègues des autres nations, son gouvernement dissolvait le parlement au risque de déchaîner une crise plus dangereuse que celles qu'il n'a surmontées récemment qu'avec de grandes difficultés.

Connaissant cette situation dans son pays, et sachant qu'une guerre ne pourrait être que désastreuse, M. de Nélidoff en travaillera avec plus d'ardeur à l'établissement de nouvelles garanties de paix.

Par son discours de bienvenue il a pratiquement éliminé la question de la limitation des armements du programme de la conférence, et il faut lui en savoir gré, car il est évident que toute discussion à cet égard n'eut causé que des froissement et n'aurait eu aucun résultat pratique.

En ce qui concerne le Japon, le contraste n'est pas moins frappant. Ses délégués se montrent tout disposés à appuyer les propositions tendant à prévenir les guerres, et en même temps les politiciens de leurs pays excitent les passions de leurs compatriotes et ne les poussent à rien moins qu'à provoquer un conflit avec les Etats-Unis.

Il est certain, dans ces conditions, que les délégués japonais apporteront à leurs collègues de la conférence un concours aussi sincère qu'ardent dans la recherche des moyens de prévenir la guerre et d'en atténuer les maux.

Les républiques de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud ont manifesté le désir de prendre part aux travaux de la conférence. On leur a posé comme condition l'adhésion à la convention adoptée par la première conférence, en 1899, et elles y ont consenti, mais celles de l'Amérique Centrale sont presque toutes actuellement en guerre, et pour des motifs qui ne sont pas généralement légitimes.

Aussi leurs délégués n'auront-ils guère d'autorité. Ils n'ont d'ailleurs que des pouvoirs restreints.

L'Angleterre va faire contre fortune bon cœur. Au début même de la conférence elle voit éliminer du programme le projet de limitation des armements, dont la réalisation lui aurait assuré sans grands frais la suprématie maritime dans le monde, mais elle n'en a pas moins intérêt au maintien de la paix, et on peut compter sur la bonne volonté de ses délégués.

D'autres puissances représentées ont également des ennuis d'ordre intérieur et extérieur; mais ces ennuis seront pour leurs délégués un stimulant plutôt qu'un frein à leurs dispositions pacifiques.

En somme, malgré le contraste entre l'agitation qui règne un peu partout et le but que poursuit la conférence, la première ne peut qu'être utile au second.

Echos de Partout.

Le colossal paquebot de la White Star, "Adriatic", est allé il y a quelques semaines à New-York avec 3,000 passagers.

—A l'Exposition du voyage qui se tient à Londres, on voit une valise qui peut être transformée en une tente pour la nuit.

—Une école de commerce pour demoiselles ouvrira ses portes en septembre.... à Saint-Pétersbourg.

—Après de longs tiraillements, un port à la Goulette vient d'être décidé, qui doublera le port de Tunis.

—Les pommes de terre primeurs, dans les pays malouins qui en font un commerce considérable, sont très abondantes cette année, et partant sont bien moins chères qu'en 1906.

—Près de New-York se construit le plus grand pont du monde. Son arche principale aura 300 mètres d'ouverture et 42 de hauteur.

—Le journal polonais "Nowa Reforma" vient d'être interdit en Alsace-Lorraine.

—Il paraît qu'à Costa-Rica, un médecin a trouvé—sérieusement, dit-il,—une plante, appelée l'"ixbut" qui permettrait à toutes les femmes de devenir nourrices sans maternité préalable.

—L'année 1907 est le 600e anniversaire du serment des Suisses sur le Grütli. Une fête commémorative aura lieu à Lucerne le 8 novembre.

— Saint-Pierre-de-Rome aura bientôt une nouvelle statue gigantesque: celle de saint Antoine Zacharie, le fondateur de l'ordre des Barnabites.

—Une société allemande, soutenue par le gouvernement de Berlin, organise une Exposition flottante sur les côtes de la Chine. En France, on en est encore à discuter sur le principe, depuis trente ans.

Mort du général Billot.

Le général Billot, qui vient de mourir à Paris, à la suite d'une longue et cruelle maladie, n'a occupé, dans la vie de son pays, qu'une place de second plan. Toutefois, son rôle, à diverses époques, a été trop important, et il a étémêlé de trop près à des événements considérables pour que sa disparition puisse passer presque inaperçue. D'autre part, il serait profondément injuste de méconnaître aujourd'hui l'énergie, le vrai courage et aussi le patriotisme dont il a su faire preuve en plusieurs circonstances critiques.

***

Le général Billot a eu une carrière militaire fort brillante. Né le 15 août 1828, il appartient à une vieille famille de la Corrèze; son père, un riche propriétaire du département, avait vingt et un enfants; le futur général était l'avant-dernier. Sorti dans les premiers rangs de Saint-Cyr et de l'Ecole d'état-major, il débuta en Algérie, puis il prit part à l'expédition du Mexique. En 1870, au début de la guerre contre l'Allemagne, il était lieutenant colonel, chef d'état-major de l'héroïque division de Lavaucoupet qui s'illustra à Forbach et dans les grandes batailles livrées sous Metz.

A la capitulation de Bazaine, le lieutenant-colonel Billot s'échappe, grâce au dévouement du baron de Gargan qui, au péril de sa vie, le conduit lui-même en Luxembourg, à travers les lignes allemandes. Il rejoint l'armée de la Loire, où il est nommé colonel et chef d'état-major du 18e corps. Il eut une journée heureuse à Beaune-la-Rolande, où ses jeunes troupes déployèrent une grande vigueur. Cette journée valut au colonel Billot le grade de général de division auxiliaire et le commandement en chef des troupes qu'il venait de mener si vaillamment au feu.

Il conduisit son corps d'armée à l'armée de l'Est et combattit à sa tête à Villersexel, où son intervention décida de la victoire, victoire, hélas! sans lendemain. Et lorsque les malheureuses troupes, écrasées à Héricourt, durent se replier sur Pontarlier et la Suisse, c'est lui qui fut chargé de protéger la retraite. Il déploya dans ces tragiques circonstances une énergie rare et réussit à empêcher la retraite de se changer en déroute. Le 1er février 1871, il livrait le dernier combat de la campagne, à la Cluse, où il arrêtait net la poursuite du vainqueur, permettant ainsi à l'armée de l'Est d'entrer en Suisse, sans laisser ni canons ni bagages aux mains de l'ennemi. Quant à lui, à la tête de la majeure partie de ses troupes, il réussissait de nouveau à échapper aux Allemands, conservant ainsi à la France, en cas de besoin, une troupe solide qui venait de faire durement ses preuves.

***

La seconde partie de la carrière du général Billot a été plutôt politique. Elu à l'Assemblée nationale de 1871, puis nommé sénateur inamovible, il a pris une part active à la discussion des lois militaires; c'est à lui, notamment, qu'on doit la réorganisation de l'état major et la création de l'Ecole supérieure de guerre. Entre temps, il était appelé à divers commandements importants, celui du 7er corps d'armée, à Lille, et celui du 15e corps, à Marseille.

Deux fois le général Billot a rempli les fonctions de ministre de la guerre, la première fois, pendant un an, en 1882, dans les cabinets qu'ont présidés successivement MM. de Freycinet et Duclerc, la seconde fois, pendant deux ans, de 1896 à 1898, dans le cabinet Méline. Son passage au ministère a été marqué par une réforme importante: la réorganisation de l'administration de l'armée et la création du corps du contrôle.

En politique, le général Billot était républicain; il avait nettement donné son adhésion au nouveau régime dès le lendemain de la guerre; mais son républicanisme très sincère ne l'empêcha pas, en deux circonstances mémorables, de combattre très vivement ses coreligionnaires politiques, et il le fit avec un courage d'autant plus louable qu'il était plus dangereux à l'époque.

Lorsque le gouvernement, en 1882, résolut de retirer leurs grades aux Princes d'Orléans qui appartenaient à l'armée, le général Billot, alors ministre de la guerre, s'éleva énergiquement contre cette mesure qui ne lui semblait pas digne d'un gouvernement confiant en son droit et sa force; dans les dépossédés il ne voyait pas les Princes, mais des officiers, propriétaires de leurs grades de par la loi, et n'ayant pu convaincre ses collègues, très dignement il rendit son portefeuille.

Quelques années plus tard, en 1898—il était de nouveau ministre—il fut sommé par M. Scheurer-Kestner, dans les circonstances qu'on n'a pas oubliées, d'avoir à ordonner la revision du procès Dreyfus. Avec la même énerge qu'il avait déployée lors de l'affaire des Princes, il s'opposa à cette revision en proclamant que Dreyfus avait été justement et légalement condamné. Et depuis, malgré les violentes attaques dont il fut l'objet, il n'a jamais cessé de soutenir son opinion très ferme, à la tribune du Sénat, au procès de Rennes et devant la cour de cassation.

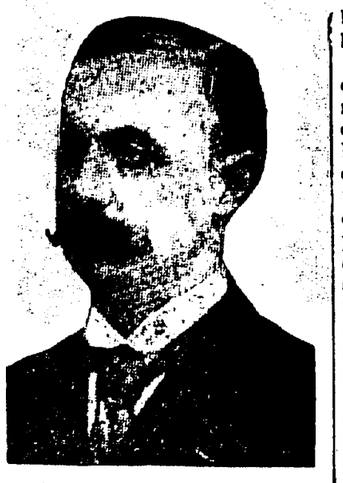
***

Le général Billot, on le voit, s'il ne fut jamais un homme de premier plan, a été, au milieu des événements auxquels il se trouva mêlé et malgré bien des erreurs, un fidèle et sincère serviteur de la France. L'armée regrettera aussi ce soldat qui fut un de ses chefs les plus brillants et dont les états de service — quinze campagnes et six citations à l'ordre — comptent parmi les plus beaux qui soient.

Fin de procès.

La cour suprême de la Louisiane a purement et simplement confirmé hier le jugement du juge Sommerville, de la cour civile de district, déboutant l'ex inspecteur de police John Journée de sa demande de réintégration dans ses fonctions.

C'est la clôture définitive de cette affaire pendante depuis longtemps.



M. REVOIL.

Après une longue et douloureuse maladie, M. Revoil vient de quitter Paris pour aller présenter les lettres qui l'accréditent auprès de S. M. Alphonse XIII. Il a été suppléé avec beaucoup de tact et de zèle à Madrid par M. Emile Dæschner. On sait que, selon l'usage espagnol, la Cour passe l'été à Saint Sébastien et que la vie diplomatique suit la villégiature royale. M. Revoil a déjà pris ses mesures pour obéir à la tradition.

L'ambassadeur en Espagne eut une audience de M. le président de la République, qui l'a chargé de ses compliments personnels pour le roi Alphonse XIII et S. M. la Reine.

GOUNOD A SAINT-CLOUD.

Le 2 de ce mois a été inauguré sous les ombrages de Saint Cloud un monument à la mémoire de Charles Gounod. La saison choisie est par elle-même une attention. Pendant de longues années, l'illustre musicien est venu régulièrement, chaque printemps, villégiaturer dans ce cadre riant, parmi les roses et les pelouses de sa propriété de Montretout. Et c'est là qu'il est mort, il y a quelque quinze ans, par un soir d'automne, alors que la vie semblait se détacher, elle aussi, des grands arbres amis à l'ombre desquels Gounod avait si souvent promené sa rêverie.

Le monument de Gounod à Paris, dû au ciseau de Mercié, s'élève à souhait dans le cadre verdoyant du parc Monceau. Même fortune était réservée au compositeur de "Faust" et de "Mireille" à Saint-Cloud, dont l'aspect est, au reste, en cette jeune saison, celle d'un vaste jardin. Place publique ou parterre fleuri, le regard se perd dans le plus aimable décor. Ici, c'est le buste de Carpeaux qui évoquera l'image du musicien.

—Il me semble être dans le jardin de Marguerite, dit un ami un jour en cette même saison au compositeur de "Faust", occupé dans sa villa de Montretout au soin de ses rosiers.

Gounod cueillit une rose, et la lui l'offrit. Puis, avec une mélancolie légère que tempérait le sourire:

—Ah! le jardin de Marguerite, c'est un de mes remords ....

—Un de vos remords!

—Oui, fit-il, oui. Ma musique a mis trop de passion dans ce jardin là. J'ai voulu trop expliquer, excuser l'entraînement de Marguerite par la beauté du lieu, la séduction de l'heure, toute l'ambiance à laquelle se mêle la parole ardente du beau jeune homme...

Gounod était un causeur plein de finesse, d'esprit et de bonhomie. Coiffé d'un grand chapeau d'été, le visage jeune dans sa barbe blanche, les yeux brillants d'intelligence, affable, gai, alerte, tantôt sous la véranda du chalet à Montretout, tantôt en promenade, il se montrait d'une séduction extrême, discourant sur mille riens avec agrément, fertile en souvenirs, sur sa jeunesse surtout, dont il aimait à parler, jeunesse studieuse, inspirée, toute à l'art.

C'est à la Villa Médicis, à Rome, qu'il eut quelques-unes de ses plus heureuses inspirations: le "Soir", le "Vallon", romances devenues célèbres; les admirables stances de "Sapho" l'adagio de "Faust": "O nuit d'amour, ciel radieux...."

—Mon enfant, ne faites jamais mieux! s'écria Ingres le soir où pour la première fois le jeune pensionnaire fit entendre au directeur de l'Académie de France l'exquise mélodie.

Gounod allait se souvenir des paroles du vieux maître en écrivant "Faust" quelques années après. Il intercala la mélodie, si applaudie, dans le duo d'amour.

—Quel est pour vous le grand maître de votre art, le musicien de votre choix, celui que vous admirez entre tous? demandais-je un jour à Gounod.

—Mozart, me répondit-il. Il y a près de soixante ans que je suis de cet avis, car mon cœur est allé à Mozart dès que j'ai senti la musique, c'est-à dire dès l'enfance. Je vais vous dire comment, car c'est amusant.

Et Gounod raconta:

—La première fois que j'allai au théâtre lyrique, ce fut aux Italiens. La Malibran chantait "Othello". La musique si limpide de Rossini fut pour moi une révélation, m'éclairant d'une lumière soudaine. J'avais douze ans. Ma mère était assise à mes côtés: "Maman! m'écriai-je enthousiasmé, je serai musicien!" Et ma mère de sourire et de me dire:—"Crois tu qu'on se fait musicien comme on se fait notaire?"—Je ne sais pas, maman, mais je suivrai l'exemple de M. Rossini, j'écrirai des partitions!" La nuit, j'en rêvai. Et cela devint une idée fixe, j'en parlais tout le temps.

"Ma mère vint même à s'en inquiéter et confia ses craintes à mon proviseur, qui se mit aussitôt à me donner les plus sages conseils. Ne voulant pas brusquer les choses, je lui laissai croire que j'étais touché par la justesse de ses arguments et que je renonçais à la musique. La vérité est que j'y pensais plus que jamais.

"A quelque temps de là, l'année suivante, je crois, ayant par mon travail au lycée mérité une sortie de faveur, j'eus la surprise d'apprendre de ma mère qu'elle me conduirait le soir même aux Italiens. La chère femme savait qu'elle m'offrait ainsi la plus belle des récompenses.—"Qu'est-ce qu'on joue?" demandai-je ravi. —"Don Juan." Je fus pris d'une telle émotion que je n'eus point d'appétit au dîner.—"Tu sais, me dit ma mère, tu sais que si tu ne manges pas, tu n'iras pas au théâtre." Du coup, je tendis mon assiette.

"Le dîner n'était pas fini, que je me trouvais debout. Enfin nous partîmes. Ma mère, qui travaillait pour subvenir à l'éducation de ses enfants, disposait alors de ressources très modestes. Nous nous trouvâmes placés dans une loge du quatrième étage, mais, étant arrivés les premiers, nous eûmes les meilleurs sièges. Vous sentez bien que j'y étais pour quelque chose. Les minutes d'attente me parurent des heures. Enfin on frappe les trois coups; le chef d'orchestre lève son archet et l'orchestre commence. Quel souvenir! Il me sembla qu'un dieu s'était mis à parler. Pâle d'émotion, je tombai sur l'épaule de ma mère.

"—Ah, maman, m'écriai-je, ça c'est *la* Musique!

"Ma mère me regarda, émue elle-même. Un fait lui paraissait évident, c'est que je sentais, je comprenais les beautés les plus secrètes de cet art divin. Toutes les réserves opposées à ma secrète vocation allaient se dissiper. Et je fus autorisé bientôt à apprendre la musique. J'entrai dans la classe d'harmonie de Reicha. Je n'avais pas quatorze ans."

AMUSEMENTS.

WEST END.

La chaleur se fait maintenant sentir très sérieusement, et la vogue de West End va être conséquemment plus grande que jamais. Il y avait une foule énorme à cet endroit dimanche soir, qui se reposait de la température fatigante de la journée en respirant la brise du Lac et en assistant à l'intéressant spectacle de vaudeville et au concert.

Mlle Irma Orbisany a retrouvé son succès de la semaine dernière avec ses cacatoès dressés, et les jongleurs Fred et Annie Pelot ont vu leur popularité s'augmenter. Fox et Du Ball, chanteurs et danseurs, ont recueilli aussi des applaudissements.

Le concert et les vues du kinodrome ont également plu au public. C'est une bonne semaine qui s'ouvre pour West End.

WHITE CITY.

Pour la première fois les portes de la White City ont été ouvertes dimanche à trois heures de l'après-midi, et les enfants sont venus en grand nombre y passer l'après-midi. Comme cette mesure a rencontré une grande faveur auprès du public elle sera maintenue à l'avenir.

Dans la soirée la troupe Olympia a joué "The French Maid" devant des spectateurs bondant le Casino. Cette jolie comédie musicale a obtenu un succès plus grand encore, si possible, qu'au cours de la semaine précédente. A la requête générale "The French Maid" a été jouée hier soir, elle et le sera encore ce soir.

Ce n'est que mercredi que sera donnée la première de "The Geisha", une comédie japonaise en deux actes.

Le Procès d'Alcée LeBlanc.

Le second procès d'Alcée LeBlanc, l'ex-député marshal des Etats-Unis qui est accusé du détournement de sommes considérables appartenant au gouvernement, a commencé hier.

Le Blanc a comparu devant la justice il y a deux semaines environ, mais le jury n'a pu s'entendre.

Alcée Le Blanc a été arrêté au commencement de cette année, à son retour du Honduras où il avait passé huit ans. Il a été ensuite mis sous caution presque nominale en attendant son procès. Au cours des premiers débats la défense a tenté de démontrer que Le Blanc ne s'était pas rendu au Honduras pour échapper à la justice, mais pour prendre un emploi que lui offraient des parents. Sa santé s'est altérée et il est revenu.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 9. Commencé le 5 juin 1907

LES CRIMES D'UN HEROS

PAR

THÉODORE CAHU

PREMIÈRE PARTIE

VII

COUSIN, COUSINE.

(Suite.)

—Non, je ne suis que votre cousin. C'est déjà trop pour mon malheur! Le mieux est de s'entendre. Jouons cartes sur table. Expliquons-nous sans détour. Vos projets me sont connus.... Vous êtes orpheline.... vous n'avez pas le sou.... Vous avez peur de l'avenir et il n'est pas difficile de deviner quelles sont vos préoccupations quotidiennes.

—Moi! Avoir une pareille pensée.... ce serait honteux! Oh! Hermann, Hermann!

C'est bien mal, ce que tu dis là!

Mais Hermann continua sans pitié:

—Mon père n'est pas éternel. Il est vieux, faible et malade. Il vous faut donc pour continuer la luxueuse existence à laquelle on vous a habitué ici, une grosse dot ou du moins un legs très important....

Avec un peu d'argent, vous ne pouvez pas être bien exigeante sur le choix d'un mari.... Pas de chevaux, pas de dentelles, ni de bijoux. Vous ne pouvez espérer que la médiocrité ou le couvent. Vous ne voulez pas de la médiocrité, et quant au couvent, je ne vous crois pas une vertu de nonne.... Vous profitez donc de l'empire que vous avez sur mon père pour l'amener petit à petit à augmenter votre part au détriment de la mienne..... Sans cesse vous l'excitez contre moi. Si vous pouviez nous brouiller tout à fait, la victoire serait complète, vous pourriez hériter de toute la part de fortune dont la loi permet de disposer, et il n'est pas bien sûr que vous ne trouveriez pas un moyen pour l'augmenter encore.

Fernande, accablée par tout ce qu'elle entendait, froissée au plus profond de l'âme par les accusations de son cousin, avait pu d'abord retenir ses larmes. Mais lorsque Hermann l'injuria, d'une façon nette, précise, elle ne put se contenir plus longtemps. Sa douleur éclata.

Ses larmes ne pouvaient plus attendrir son cousin. Au contraire, elles l'exaspéraient encore davantage, et c'est avec cruauté qu'il continua ses accusations.

—Vous pleurez, fit-il. C'est tout à fait inutile; les femmes ont des larmes à volonté. Vos larmes ne sont pas des larmes de désespoir, mais de dépit, parce que j'ai vu clair dans vos affaires. Elles ne me touchent pas.

Pour accentuer encore sa grossièreté, il tira de sa poche un élégant porte-cigarettes en cuir de Russie, alla vers la cheminée et, avec ostentation, fit craquer une allumette sur le marbre. Puis il alluma une cigarette.

Sans se hâter, Fernande se leva et se dirigea vers la porte. Mais au moment de sortir elle se souvint de la recommandation de son oncle:

"Sois brave. Ecoute s'il le faut, des paroles que tes oreilles ne devraient jamais entendre."

Elle s'en voulut alors de sa lâcheté. Résolue à se défendre et même à attaquer, elle revint reprendre sa place.

—Mon cousin, dit-elle, je n'ai pas été habitué à entendre un langage semblable. Il est heureusement nouveau pour moi. Jamais, entendez vous, jamais, je n'ai eu la vilaine pensée que vous ne craignez pas de m'attribuer.... Si vous interprétez si mal mon affection, c'est que vous avez oublié, vous, ce que je n'ai pas oublié, notre intimité, nos jeux, notre confiance de jadis... des souvenirs d'un temps plus heureux m'émeuvent jusqu'au fond de l'âme.

Et je pleure parce que vous êtes méchant, vous qui étiez si bon.... Paris vous a bien changé. Sans doute aussi vos projets de mariage.

—Vous les connaissez?

Elle répondit oui d'un signe de tête.

—Que savez-vous encore? demanda-t-il en ricanant.

—Je sais qu'en voulant faire ce mariage, vous causez un grand chagrin à mon oncle.... à votre père, et qu'un jour vous le regretterez, vous en serez malheureux! Pardonnez-moi si j'ose vous dire cela, mais je vous parle avec mon cœur.

—Vous a-t-on nommé la femme que je veux épouser?

—Non. Je sais seulement que mon oncle ne la croit pas digne de vous.... Réfléchissez, mon cousin, je vous en prie. Ne faites rien d'irréparable.

Voyant Fernande si décidée, si courageuse, Herrmann conçut un projet.

—Eh bien, dit-il d'un ton plus conciliant, peut-être pourrons-nous nous entendre. Je vous propose une alliance..... Vous êtes ici la plus forte, puisque vous avez sur mon père une influence certaine. Quant à moi, j'ai des droits que je puis bien revendiquer.... Unissons nous. Aidez-moi, je vous aiderai. Faites comprendre à mon père qu'en désapprouvant le mariage que je rêve, que je ferai malgré tout, il n'empêchera rien..... De mon côté, je vous promets de ne jamais faire obstacle aux bontés que mon père aura pour vous.

—Ce que vous me proposez est bien mal, répondit Fernande, indignée. Tout ce que je puis vous promettre, c'est mon silence et mes larmes, parce que je vous ai aimé, que je vous aime encore, malgré tout. Je veux espérer que votre cœur vous conseillera mieux. Votre devoir, votre seul devoir est d'obéir à votre père, de le rendre heureux..... Hermann, je vous en prie, je vous en supplie....

Il l'interrompit durement:

—Allons, assez de morale! Vous ne voulez pas m'aider, parce que vous croyez avoir enjôlé mon père par des moyens.... sur lesquels je ne veux pas insister.... Et je suis dans le vrai! fit-il en fixant sa cousine qui, ne comprenant pas, ne baissa pas les yeux.... Nous verrons! Regardez les murs de ce château. Il viendra peut-être un jour où vous les regarderez de l'autre côté de la route, sans oser rentrer. Prenez garde!

La voix d'Hermann montait, violente.

—Oui, prenez garde, si jamais je deviens le maître, je vous rendrai au centuple le mal que vous m'avez fait. Je vous chasserai d'ici comme une voleuse, vous pourrez rejoindre votre mère qui court le monde....

—Ma mère!

—Parbleu oui, votre mère.... si vous ne le savez pas, je vous l'apprends.

A ce cri douloureux de Fernande, la porte s'ouvrit brusquement et le duc parut, superbe dans sa colère et sa blancheur hautaine. Il avait entendu les dernières paroles de son fils et il entrait pour arrêter cette scène si pénible.

—Ma mère! répétait Fernande en larmes, et sans entendre le grincement de la porte qui s'ouvrait. Taisez-vous, si votre père vous entendait!

J'ai entendu! s'écria le duc tremblant de fureur. J'ai entendu.... Hors d'ici, misérable!

D'un geste impérieux, il montrait la porte.

—Après tout, murmura Hermann qui ne voulait plus reculer, je n'ai dit que ce que ce que je pensais et ce qui est. Vous ne voulez pas de ce que vous appelez une mésalliance. Au moins, je me marie.... je veux me marier, tandis que votre sœur....

—Le lâche! fit le duc, tu es le premier de ma race qui s'attaque à une femme.

Menaçant, le vieillard se dirigeait vers son fils.

Impassible en apparence, le regard mauvais, Hermann attendait.

Fernande, redoutant ce qui allait se passer, se jeta à genoux entre le père et le fils, et suppliante elle s'écria:

—Mon oncle, mon père, je vous en prie! C'est votre fils.... il vous aime.

Alors le duc cria d'une voix tonnante:

—Denis, à moi! Chasse cet homme!

—Calme-z-vous, je vous en conjure! supplia Fernande.

—Denis! Denis! continuait le vieillard.

Mais en criant ainsi, le duc sentit brusquement ses forces l'abandonner et il tomba dans un fauteuil en murmurant:

—Ah!.... Fernande!.... Je suffoque!....Maudit!.... Maudit!

Hermann s'approcha de son père comme pour lui porter secours.

—Non! Pas toi! Pas toi! Va-t'en.

—Je vous en supplie, murmurait Fernande agenouillée devant son oncle, je vous en supplie, calmez-vous! Vous vous faites du mal.